

Les anneaux postolympiques

Autor(en): **Wolf, K.**

Objektyp: **Preface**

Zeitschrift: **Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **34 (1977)**

Heft 1

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les anneaux postolympiques

K. Wolf, directeur de l'EFGS

Dans le livre de l'histoire du sport, l'année 1976 est placée sous le signe des Jeux Olympiques, ces cinq anneaux caressés par les rayons du soleil dans le ciel bleu d'Innsbruck et voilés par la brume au-dessus de Montréal. L'encre et les flots de paroles ont tellement coulés que les réserves semblaient épuisées. Mais certaines choses sont encore restées en suspens.

Aux Montréalais restent le stade de l'architecte français Taillibert, un stade qui remplit à lui seul une page d'histoire. Les 420 millions qu'il a coûté sont vraiment trop. Toujours est-il que quelques milliers d'ouvriers canadiens ont bien profité de cette construction. Cette ville de 2,5 millions d'habitants, située dans le septentrion, dispose maintenant d'un stade magnifique, bien abrité, où peuvent se dérouler les rencontres de rugby et de base-ball si populaire au Canada. Si l'on réunissait la moitié de la Suisse sur une seule place, le Letzigrund de Zurich serait également fort modeste — malgré tout le respect que l'on peut témoigner à la métropole de la Suisse. Il est également important de signaler que ce stade a permis à Mont-

réal d'assainir un immense parc, où les petits et les grands aiment à s'ébattre les dimanches.

La proportion, voilà la question. L'automne dernier, l'EFGS a inauguré la salle omnisports géante, tout comme le grand bâtiment principal il y a six ans — dans les deux cas, la joie et la gratitude l'emportaient, témoignées par un certain appareil — d'autant plus que ces constructions ont été décidées lorsque régnait encore la douce insouciance des bons vieux temps de haute conjoncture. Aujourd'hui, la situation a changé. Les voix deviennent de plus en plus fortes qui disent: c'est le contribuable qui paye tout ça! Une question préoccupante pour chaque commune qui n'a pas encore réussi à satisfaire ses besoins en terrains de sport, salles et piscines. En ces temps d'impasses fiscales, la tendance de jeter par-dessus bord tout ce qui est joli, sain et divertissant est grande. Pour finir, l'architecture ne sera plus que l'apanage des banques et des compagnies d'assurances. Mais ne perdons pas l'horizon et n'abandonnons pas les terrains de jeu de la communauté par souci de maintenir bas les taux d'imposition.

Un chapitre de cette page d'histoire est encore incomplet: la position de la Suisse. Les performances de nos athlètes ont-elles été bonnes, médiocres ou mauvaises? Les jugements prononcés par le Président de la Confédération, les dirigeants des fédérations et les représentants des moyens de communications de masse sont diamétralement opposés l'un à l'autre. Mais n'est-il pas curieux de constater que l'or a été remporté pour la Suisse à Innsbruck par celui à qui l'on ne donnait guère de chance (Hemmi au lieu de Morerod) et à Montréal par une dame à cheval (Mlle Stückelberger sur Granat). Une chose est certaine; dans les disciplines classiques comme l'athlétisme et la natation, il ne nous est même pas permis de passer le petit doigt par la porte entrouverte et dans les jeux, nous n'existons plus au niveau mondial.

Laissez-moi interrompre un instant pour faire ce que l'on oublie bien souvent dans les raisonnements olympiques: tirer mon chapeau à tous les athlètes, au vainqueur comme au perdant, car chacun désirait avec ardeur cette victoire, chacun a mobilisé ses dernières réserves; personne n'a été épargné par les peines liées à des années d'entraînement, par les tensions nerveuses provoquées par de nombreuses défaites et quelques rares victoires! Pour reprendre le fil de mes propos, je dois relever une particularité typiquement suisse. Après la pluie de médailles à Sapporo en 1972, on est passé sans problème à l'ordre du jour: très bien, continuez comme ça! Après Montréal 1976, c'est le déluge. Il ne suffit pas de cher-

cher objectivement le fond, la cause profonde des fautes; une fois de plus nous mettons tout le sport de haute performance en question et recommençons à zéro. Une chose est certaine. Le reste du monde se moque bien de notre examen de conscience helvétique. Le sport de pointe est et reste le chouchou des peuples!

Les organes dirigeants suisses comme le Comité national pour le sport d'élite, l'Association nationale d'éducation physique et le Comité olympique suisse sont mis sous pression. On exige de «nouvelles solutions», des «mesures énergiques», «l'abolition du dilettantisme» et l'on cite volontiers la phrase qu'utilisent ceux qui sont au bout de leur rouleau: il faut faire quelque chose. La réalité est en principe assez sobre. Le Comité national pour le sport d'élite a publié récemment un catalogue de mesures qui n'a vraiment rien de sensationnel. Il signifie une lutte acharnée pour mieux exploiter nos possibilités, les chances de succès étant bien restreintes. Il signifie également un non catégorique au système est-allemand promis au succès (que nous connaissons bien). Là il ne s'agit pas d'une décision sportive mais bien politique. La politique est le mot d'ordre qui semble peser lourd sur les épaules du monde sportif à la suite de l'héritage laissé par Montréal. Je ne sais pas quel sportif a créé, il y a des dizaines d'années, la maxime que le sport n'a rien à voir avec la politique. On devrait lui conférer posthume la médaille de l'ignorance. Bien au contraire, le sport est tout aussi politique que les autres phénomènes de masse de notre époque. Les plaintes sur la méchante politique qui abuse du sport sont sottes. La politique n'est pas antisportive, mais les organes dirigeants du sport sont étonnamment apolitiques. Le Comité international olympique aurait pu résoudre le problème de Tai-wan, qui persistait depuis belle lurette, bien avant Montréal et le veto canadien. Lorsque les délégations africaines ont quitté Montréal, le monde olympique s'est presque écroulé; entre-temps, les Africains doivent reconnaître que leur décision a eu un effet de boomerang et que les investissements n'ont pas porté au but désiré. Ce qui se passera durant les prochains Jeux Olympiques d'été en 1980 ne dépend pas tant de Moscou que du CIO — s'il fait peser toute sa responsabilité sur la balance. Mais si le bureau du CIO à Lausanne est transféré dans un autre pays à cause de quelques béliers jurassiens qui ont fait les voyous dans ces locaux, il faut craindre que les choses prendront une mauvaise tournure. Le CIO n'aurait alors pas encore compris combien le sport est devenu politique.

1977 est une année non olympique. C'est le moment de faire un peu d'ordre.